

# Anti-Globe

Bruno Latour

Qui habite sur le globe terrestre ? Ceux qui s'imaginent en train de se regarder eux-mêmes depuis un point très éloigné – la Lune, Mars, Vénus, un autre système solaire. Et quand je dis « un point », je veux dire une série de points qui permettraient de circuler autour, par l'imagination, en faisant comme si nous étions à la fois tranquillement ici, sur Terre, et, en même temps, *vis* depuis l'espace par de petits êtres de fiction.

Autrement dit, la vision de la Terre comme globe terrestre est à la fois une impossibilité pratique bien qu'elle passe pour l'exemple même d'un solide matérialisme. Pourtant, au sens propre, concret, il est tout à fait faux de dire que nous habitons sur le globe terrestre. Personne ne s'est jamais vu comme un habitant de la Terre vu depuis l'espace, sinon quand il lit un roman de la physique<sup>1</sup>.

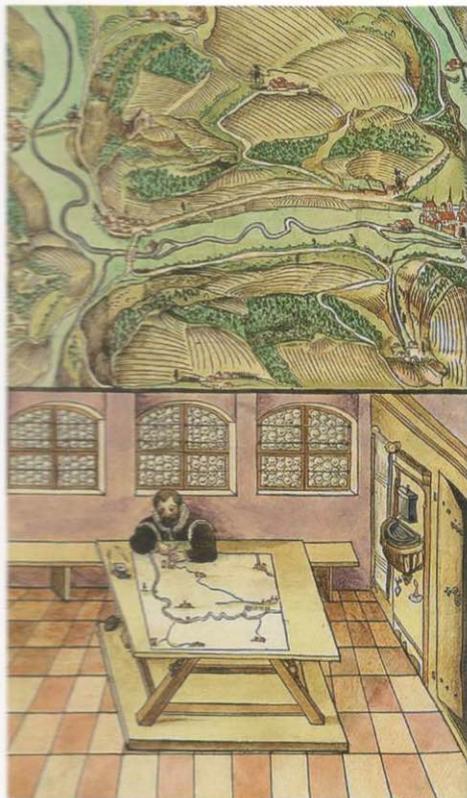
Je sais bien qu'il y a la fameuse image de la Planète bleue et qu'il est bien vrai que des astronautes ont recomposé, pixel après pixel, certaines photographies de la Terre vue d'assez loin pour prendre la forme d'un globe<sup>2</sup>, mais ces brefs aperçus ne sauraient définir, pratiquement, ce dans quoi nous nous trouvons, tous, nous *les animés*<sup>3</sup>. Le flot d'images qui nous vient de la navette spatiale nous offre déjà un cadrage axonométrique tout à fait différent. Cette Terre prise en écharpe et tout agitée de nuages est bien difficile à réconcilier avec l'image du globe.

D'où vient, par conséquent, l'impression que, si l'on veut avoir l'air d'être vraiment matérialiste, il faut donner de la réalité à cette idée d'un globe terrestre ? Aucun doute là-dessus : pour donner cette impression, il faut à la fois penser la Terre

dans l'espace infini peuplé d'objets galiléens<sup>4</sup> et rendre sensible cet espace infini grâce à la manipulation parfaitement concrète d'un globe en papier mâché ou d'une carte sur vélin soigneusement étalée sur une table – n'oublions pas la copule « et ». Comme l'avait bien montré Peter Sloterdijk, l'idée que nous pourrions vivre sur un globe terrestre vient de l'impossibilité de séparer ces deux visions : un univers d'objets galiléens d'une part, et de l'autre, une série de modèles et de cartes dessinés à grands frais<sup>5</sup>.

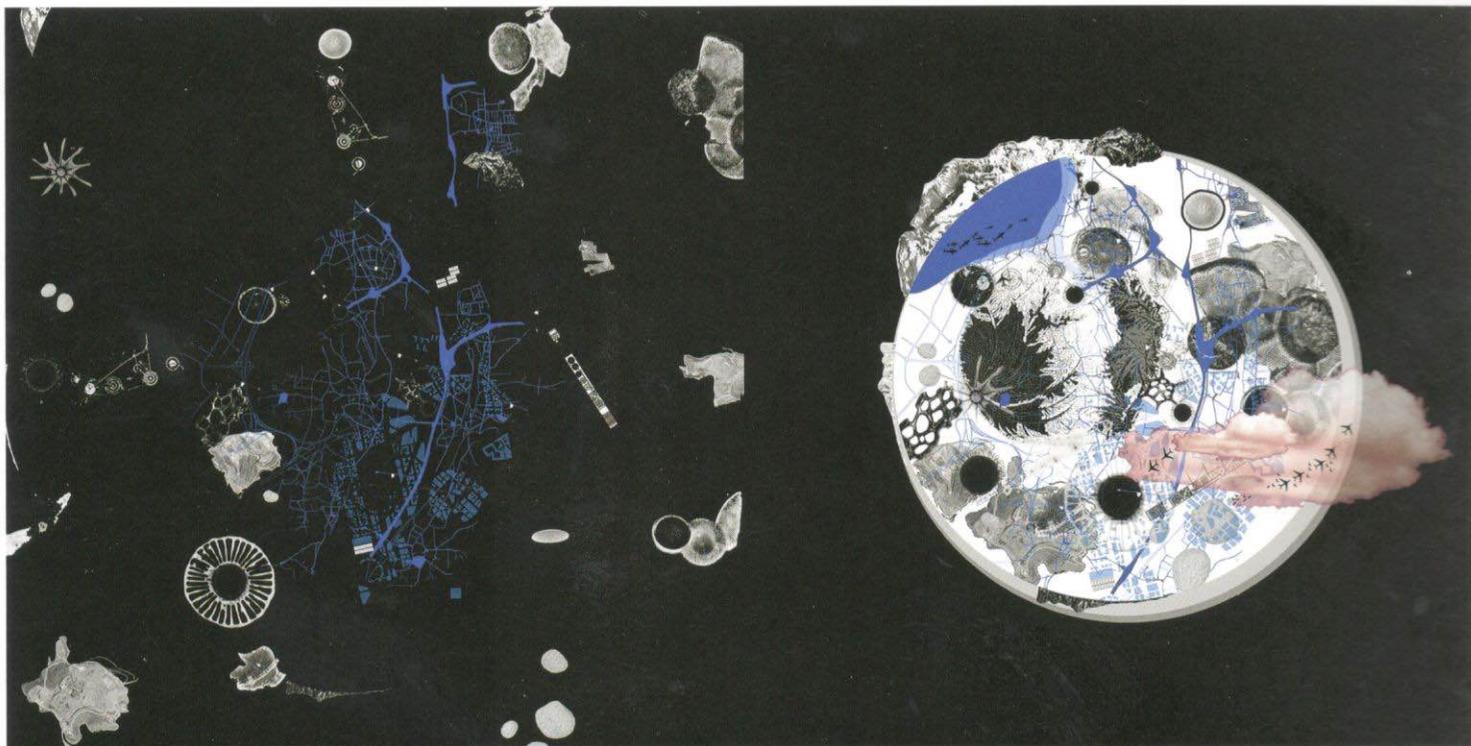
Mais alors où vivons-nous donc, nous les animés, si nous essayons d'être un peu plus cohérents dans l'appréciation et la saisie de l'espace ? Les phénoménologues, et en particulier Husserl dans une longue note consacrée à cette question, ont imaginé que, du point de vue « vécu », comme ils disent, nous vivrions sur une « Terre qui ne se meut pas<sup>6</sup> ». Il y aurait donc une nouvelle contradiction entre deux visions opposées, l'une qui serait l'univers physico-mathématique peuplé d'objets galiléens, d'une part, et de l'autre, le monde vécu sur le sol primordial, quant à lui parfaitement stable.

En acceptant cette nouvelle saisie du problème, on serait toujours dans l'incohérence sans avoir rien gagné – et, en plus, on aurait perdu toute chance de situer, de localiser, *et donc de respecter*, l'énorme travail des voyageurs, des arpenteurs, des géographes, des cartographes, des fabricants de planisphères\*, d'atlas ou de mappemondes. S'il faut réconcilier deux visions, ce n'est pas celle de la physique avec celle du « vécu », mais, à l'intérieur de la physique, celle entre l'univers vu de loin et celle de l'univers vu de près.



Paul Pfinzing, *Der Pfinzing-Atlas*, 1594

Décomposition et recomposition d'un globe. Visuels extraits d'une vidéo de la conférence-performance *Inside* de Bruno Latour, mise en scène par Frédérique Ait-Touati, photographies, images et création vidéo d'Alexandra Arènes, Axelle Grégoire, Sonia Lévy, théâtre Nanterre-Amandiers, novembre 2016



Heureusement, la cartographie se prête admirablement à la réconciliation des deux visions, puisque le travail même de la compilation des informations permet de suivre, étape par étape, comment se dessine, peu à peu, le tracé d'un paysage, d'une côte ou d'une planète. Le géographe assis à l'abri dans son studio peut certes « regarder de haut » le paysage dont il vient de compiler les traits (de même que le dessinateur, le graveur et, aujourd'hui encore, le spectateur peuvent contempler de loin aussi bien le paysage intérieur que le paysage extérieur), mais personne ne

peut croire que l'œil du géographe flotte comme l'esprit de Dieu au-dessus des eaux.

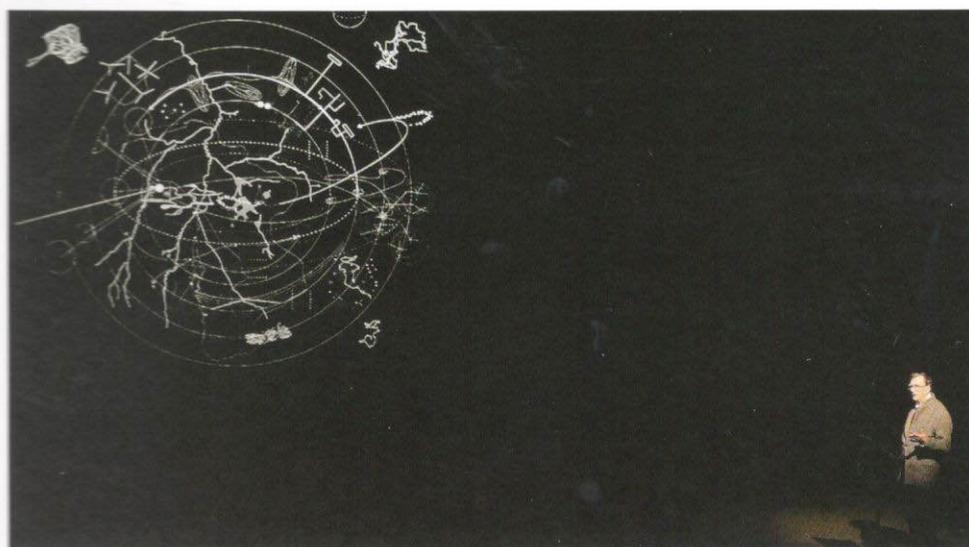
Si le géographe dessiné par Pfinzing saisit le paysage sur la carte, c'est parce qu'il est à l'intérieur d'un studio protégé, relié par une série continue de fils d'information, à des sites que les voyageurs ou arpenteurs lui ont, justement, *rapportés*. La carte sur la table possède la même relation avec le réseau d'information compilé par le géographe qu'une termitière avec les dizaines de millions de termites qui étendent leurs galeries sur des centaines de mètres pour

la construire en mâchonnant consciencieusement de minuscules boulettes de boue. Autrement dit, la carte est une tête de réseau<sup>7</sup>. Loin de ressembler à un tableau, elle appartient plutôt au genre des écrans qui peuplent un centre de calcul, comme sur ce poste de travail d'un banquier photographié par Armin Linke pour la bibliothèque de Sciences Po.

Avec un peu d'entraînement, on peut s'habituer à aplatir la relation entre le studio du cartographe et l'ensemble des situations, des lieux d'extraction de l'information (comme ici l'arpenteur et les premiers



Conférence-performance *Inside* de Bruno Latour. Mise en scène par Frédérique Ait-Touati, photographies, images et création vidéo d'Alexandra Arènes, Axelle Grégoire, Sonia Lévy, théâtre Nanterre-Amandiers, novembre 2016



relevés des géomètres), sans se croire obligé de quitter pour autant tout réalisme en s'imaginant soudainement en train de flotter par la pensée dans l'univers infini. Cette rêverie de la physique peut satisfaire bien des désirs, mais elle ne peut pas passer pour une vision réaliste de l'endroit où nous nous trouvons, nous les animés, et encore moins pour une vision matérialiste.

Si l'on veut un truc mnémotechnique pour se rappeler ce point essentiel, ce qui arrive au whisky du capitaine Haddock dans *On a marché sur la Lune* sera bien suffisant. En apesanteur, le whisky se met en boule ! Dès que la pesanteur est rétablie (arti-

ficiellement par l'accélération de la fusée), alors Milou et Haddock se retrouvent par terre avec le whisky introduit en douce dans la carlingue. Il en est de même de la pensée de l'univers infini : elle ne prend la forme d'un globe qu'en situation – artificielle – d'apesanteur. Jamais quand la pesanteur se fait sentir. Et donc jamais sur Terre...

Si les animés ne peuplent pas le globe terrestre, où se trouvent-ils donc ? Pour retracer leurs errances, on l'aura compris, il est tout à fait inutile de s'éloigner pour « prendre du champ » et « voir les choses de loin ». Il faut, au contraire, se donner des traces, des cheminements, des capteurs et les rassem-

bler, les compiler, les dessiner en un lieu clos qui permette d'en inspecter les formes.

Si l'on aplatit ainsi l'accès aux relations laissées par le mouvement des animés, on s'aperçoit bien vite que les traces ne cessent de se superposer. Loin de dessiner une carte, leurs empreintes dessinent des réseaux entremêlés. On parvient à distinguer les tracés, mais on ne peut pas définir des surfaces bordées par des limites reconnaissables. Quand il s'agit des animés, le mot « cartographie » reste une métaphore. On rêve de l'ancienne beauté formelle des cartes, mais ce que l'on obtient c'est un méli-mélo au premier regard décourageant.

Les objets galiléens aussi bien sûr se superposaient. Après tout, la force de gravité s'impose à tous les corps et les pénètre de part en part. Mais enfin, on avait l'impression, en les dessinant, que les objets galiléens se tenaient chacun à part des autres – *partes extra partes* comme disent les philosophes. Il semble à première vue que les animés soient au contraire superposables. Pour eux, la règle de l'impénétrabilité s'applique encore moins que pour la gravitation universelle. Chacun pèse sur tous les autres d'une façon, si j'ose dire, encore plus envahissante ! Impossible de les prendre globalement, faute de pouvoir les saisir d'assez loin, sans se trouver aussitôt emmêlés dans leur réseau. Les centres de calcul ne permettent pas seulement de



Hergé, cases extraites de l'album *On a marché sur la Lune*, Éditions Casterman, 1954  
Hergé/Moulinsart 2017

dessiner un paysage, ils s'ajoutent au paysage qu'ils viennent compliquer d'une nouvelle boucle de rétroaction<sup>8</sup>.

En revanche, les animés ont un atout que les objets galiléens n'avaient pas ; ils sont animés justement : ils se déplacent, ils s'influencent, ils se poussent et s'absorbent, ils se vomissent, se crachent, s'ingèrent et se défèquent. Une carte ne peut pas les représenter, mais un parcours de recherche, par exemple sur un site numérique, peut en éclairer, tour à tour, les superpositions.

La Planète bleue, vue de l'espace, semblait immobile. Mais la Terre où se superposent les animés ne cesse de bouger. Si la carte de la cartographie classique a été inventée pour border les « prises de terre » et accentuer la distinction entre des surfaces séparées, le parcours de traçage ou de pistage des animés, lui, a pour seule fonction de donner tour à tour des vues distinctes, non plus des objets séparés, mais des superpositions successives<sup>9</sup>. En pistant les animés, toutes les cartes deviennent des films. En pistant les animés, toutes les frontières deviennent des imbrications, des conspirations, des respirations<sup>10</sup>.

Lorsque nous nous pensions sur le globe terrestre au sein de l'univers infini classique, on pouvait profiter de la vision de ces magnifiques mappemondes. Mais cela n'a plus grand sens à l'époque où nous vivons puisque la Terre habitée, pratiquée, qui réa-

git à nos actions, qui n'est pas indifférente comme la nature, n'a plus le rôle de cadre pour l'action. Elle agit. Elle est un acteur et non plus un objet. D'où l'importance d'en redessiner l'action et plus seulement l'orbe.

Après quatre siècles de cartographie dont l'imaginaire s'est déployé dans la *res extensa*<sup>11</sup>, elle-même produit de l'imaginaire, les animés aspirent à ce que l'on décrive de façon un peu plus réaliste, un peu plus matériel, le monde où ils s'entremêlent. Et ne venez pas leur dire qu'ils doivent réconcilier leur « vécu » subjectif avec la triste mais objective réalité de la *res extensa*. Pas du tout, c'est l'objectivité qu'ils veulent, mais avec le bon système de projection, le bon type de traçage, la bonne forme de dessin. Puisqu'ils ne vivent pas sur le globe terrestre, qu'on leur donne enfin une Terre à visualiser.

1 Frédérique Ait-Touati, *Contes de la Lune. Essai sur la fiction et la science modernes*, Gallimard, Paris, 2011.

2 Sebastian Vincent Grevmühl, *La Terre vue d'en haut. L'invention de l'environnement global*, Seuil, Paris, 2014.

3 Terme proposé par Alexandra Arènes et Sonia Lévy dans leur étude sur Belval pour remplacer avantageusement celui d'humains comme de non-humains.

4 Expression proposée par Husserl pour décrire les objets du monde après la

révolution scientifique. Ce sont ces objets dont l'ensemble compose la nature telle qu'elle apparaît après le XVII<sup>e</sup> siècle.

5 Peter Sloterdijk, *Globes. Sphères II*, Libella Maren-Sell, Paris, 2010.

6 Edmund Husserl, *La Terre ne se meut pas*, Éditions de Minuit, Paris, 1989.

7 Valérie November, Eduardo Camacho-Hübner et Bruno Latour, « Entering a Risky Territory : Space in the Age of Digital Navigation », dans *Environment and Planning D : Society and Space*, vol. 28, 2010, p. 581-599.

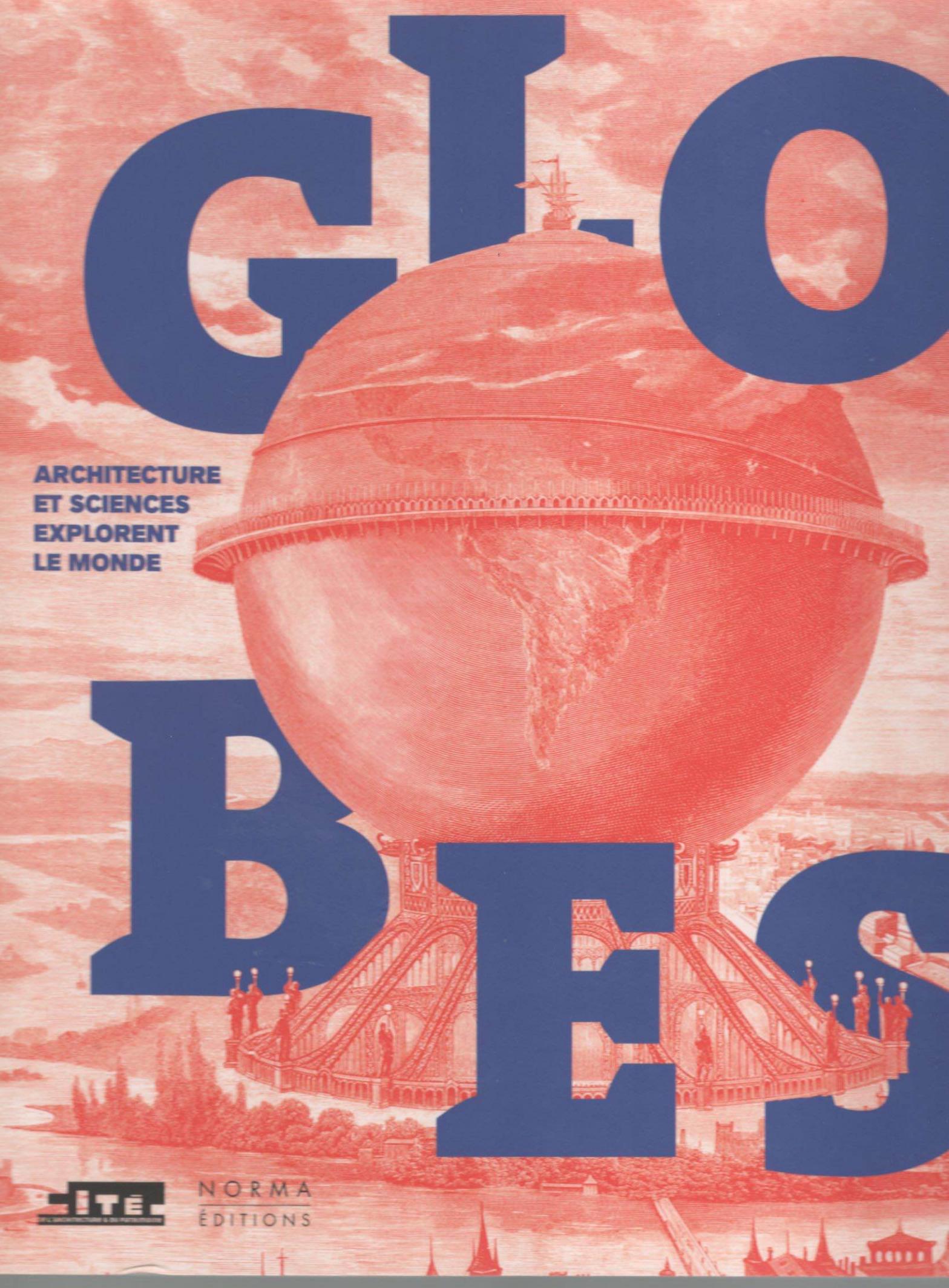
8 Bruno Latour, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, La Découverte, Paris, 2015.

9 Baptiste Morizot, *Les Diplomates. Cohabiter avec les loups sur une nouvelle carte du vivant*, Marseille, Éditions Wildproject, 2016.

10 Emanuele Coccia, *La Vie des plantes. Une métaphysique du mélange*, Payot & Rivages, Paris, 2016.

11 Dans l'histoire officielle de la philosophie, *res extensa* s'oppose à la *res cogitans* depuis Descartes. Mais l'histoire de l'art a depuis longtemps révisé cette opposition en faisant l'histoire de l'extension progressive en Europe d'abord des techniques graphiques permettant de donner sens à cette impression de monde naturel continu.

# GLO



**ARCHITECTURE  
ET SCIENCES  
EXPLORENT  
LE MONDE**

# BLES

**ITÉ**  
DES UNIVERSITÉS & DES PROFESSIONS

**NORMA  
ÉDITIONS**